

# THYMIE ET ENTHYMEME

---

In J. Fontanille, éd., « Les émotions : figures et configurations dynamiques », *Semiotica*, 163 - 1/4, Walter de Gruyter, 2007.

---

## RESUME

En mettant en relation la thymie et l'enthymème, on se propose de replacer la question de la sensibilisation émotionnelle au cœur de la rhétorique générale. Elle y est tantôt assumée comme principe opératoire (Aristote), tantôt exaltée comme finalité (Pseudo-Longin), tantôt soupçonnée comme menace sur la conduite raisonnée des arguments (Perelman). L'instabilité du statut de l'émotion dans l'histoire de la rhétorique est rapprochée de sa phénoménalité même, à travers les propositions de G. Simondon sur la composante affectivo-émotive dans l'individuation. L'appropriation sémiotique du concept de thymie invite plus spécifiquement, sous cet éclairage, à réarticuler le raisonnement propre à la rhétorique comme « enthymie ». On dégage ensuite les éléments thymiques au sein de l'enthymème (phénomènes de suspension, de bifurcation, de provocation), avant de présenter une saisie de l'émotion, à partir de la théorie des instances de discours, comme une condensation des instances.

## TEXTE DE L'ARTICLE

### Introduction

Apparemment réservée à la rhétorique restreinte de l'*elocutio*, qui se l'est pour ainsi dire appropriée en associant étroitement l'esthésie à la production des effets esthétiques dans les figures du discours, la question de la sensibilisation émotionnelle se trouve en réalité au cœur de la rhétorique générale depuis Aristote. Objet même du Livre II du célèbre traité, elle y est assumée comme principe opératoire de l'efficacité d'une parole qui, cherchant à influencer, tend du même coup à modifier les états d'âme de son auditoire. Mais entre les pôles extrêmes qui conduisent, d'un côté, à exalter l'émotion à travers le Sublime – capable de donner au discours « une force invincible qui enlève l'âme de quiconque nous écoute » et qui, « lorsqu'il vient à éclater où il faut, renverse tout comme une foudre, et présente d'abord toutes les forces de l'orateur rassemblées ensemble »<sup>1</sup> (Pseudo-Longin) – et de l'autre, à la soupçonner comme une menace sur la conduite raisonnée des arguments et à lui

---

<sup>1</sup> Longin, *Traité du Sublime*, 1, 4, (trad. Boileau, 1674), Paris, Le Livre de poche L. G. F., 1995, p. 74.

réserver une place mineure dans le renouveau rhétorique (chez Perelman par exemple<sup>2</sup>, et les théoriciens de l'argumentation qui lui ont succédé), force est de constater l'instabilité du statut de l'émotion et de ses inscriptions passionnelles dans le champ rhétorique et, plus largement, de l'analyse des discours. C'est l'interrogation sur ce statut, dont les approches sémiotiques de la passion permettent à nos yeux le renouvellement, qui motive les pages qui suivent.

Deux réflexions antérieures sont à l'origine de cette note sur l'émotion. La première, fort ancienne, nous avait conduit à affirmer, lors d'une intervention sur le motif du « corps émouvant »<sup>3</sup> au cours d'un séminaire dirigé par A. J. Greimas, que l'événement émotionnel était de l'ordre du « syntagmatique pur ». Cette formulation, qui suscita alors une brusque approbation de Greimas, restait cependant pour nous-même passablement obscure. La seconde, plus récente, a eu lieu lors du séminaire intersémiotique de Paris consacré, en 1998, à la confrontation entre la sémiotique et la rhétorique. Nous y travaillions sur les propriétés du raisonnement rhétorique, l'enthymème, dont nous dégagions précisément le noyau étymologique en affirmant qu'à la base de l'enthymème et des occultations de parts de raisonnement qui le caractérisent par opposition au syllogisme, se trouvait précisément le foyer émotionnel, le partage thymique : sollicitant l'humeur et les affects qu'il sensibilise, l'enthymème fonde son efficacité sur l'*en-thymie*<sup>4</sup>. Il nous paraît aujourd'hui possible d'explicitier le lien entre ces deux réflexions, et de les éclairer l'une par l'autre, pour reconnaître et localiser plus précisément le statut de l'émotion dans le discours.

## 1. Emotion et transduction

En amont du rhétorique, essayons de remonter d'abord à la phénoménalité de l'émotion. Nous commenterons pour cela quelques remarques de Gilbert Simondon sur la problématique affective, développées dans son grand ouvrage, récemment republié, sur les processus de *L'individuation*<sup>5</sup>.

---

<sup>2</sup> Dans *L'empire rhétorique*, Ch. Perelman identifie bien la rhétorique comme « la théorie générale du discours persuasif, qui vise à gagner l'adhésion, tant intellectuelle qu'émotive, d'un auditoire », mais la part qu'il réserve dans ses analyses au second mode de l'adhésion n'est que marginal au regard de la typologie raisonnée des arguments.

<sup>3</sup> Intervention publiée sous le titre « Le corps émouvant : l'absence. Propositions pour une sémiotique de l'émotion », in Paolo Fabbri, Isabella Pezzini, eds., « Affettività e sistemi semiotici. Le passioni nel discorso », *Versus. VS*, 47/48, Milano, Bompiani, 1987, pp. 1-15.

<sup>4</sup> Cf. D. Bertrand, « Enthymème et textualisation », in J.-F. Bordron et J. Fontanille, eds., « Sémiotique du discours et tensions rhétoriques », *Langages*, XXXIV, 137, Paris, Larousse, 2000, pp. 29-45.

<sup>5</sup> Gilbert Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information* (1964), Grenoble, Jérôme Millon, 2005. On s'attachera ici surtout à la troisième partie de l'ouvrage, « L'individuation psychique » et à son chapitre 2, « Individuation et affectivité », pp. 247-261.

Considérant que le psychisme ne peut être compris ni comme une pure intériorité ni comme une pure extériorité, il introduit le concept de « transduction » pour exprimer la « permanente différenciation et intégration, selon un régime de causalité et de finalité associées »<sup>6</sup> qui définit le régime de la conscience reliant l'individu à lui-même et au monde. Dans ce cadre, le couple formé par l'affectivité et l'émotivité apparaît comme une forme transductive par excellence. En elle s'articulent la sensation et la perception des objets, l'action et les pratiques que le sujet effectue, la relation entre le pré-individuel, l'individuel et le collectif, ainsi que l'intégration de la réalité proprement individuelle à cet ensemble du fait des polarisations affectives et émotives. Par ces polarisations se réalise le processus d'individuation, au sein de ce que Simondon appelle la « couche de la subconscience », intermédiaire entre la conscience et l'inconscient. Rapportée à l'expression et à la communication intersubjective, cette subconscience où se déploient les instances affectivo-émotives détermine, par delà une communauté d'action ou une identité de contenus, les mouvements de sympathie ou d'antipathie muettes, mais telles qu'elles sont effectivement vécues. C'est ce que manifeste et impose par exemple, et notamment selon nous, ce qu'on appelle les registres de discours : un mixte d'affectivité et d'émotion qui vient se signaler dans le plan de l'expression d'une énonciation, en deçà et au-delà des contenus, pour assurer les formes d'un lien dans la subconscience. L'enthymème apparaît dans cette perspective, moins comme un mode de raisonnement inductif, ou a fortiori déductif, que comme un instrument transductif, on y reviendra.

Mais c'est aussi sur la relation distinctive entre affectivité et émotion que les propositions de G. Simondon sont éclairantes. En écho aux positions de M. Merleau-Ponty, tout procède aussi chez lui par liaisons, transitions, empiètements et chevauchements au sein d'un système ou d'un milieu global d'où rien ne peut être exclu. C'est ainsi par exemple que, dans une très belle page sur la mort, il montre que le disparu, loin de s'anéantir objectivement – car le milieu s'anéantirait alors avec lui –, continue à exister dans son absence même. Il change de signe en mourant, passe au négatif, mais se maintient sous la forme d'une absence encore individuelle. Il reste alors actif comme présence tant que des individus vivants seront en mesure d'actualiser son absence. A côté des individus actuellement vivants et réels, le monde est fait, écrit Simondon, de « 'trous d'individualités', véritables individus négatifs composés d'un noyau d'affectivité et d'émotivité » qui leur survivent en existant comme symboles<sup>7</sup>.

Affectivité et émotivité sont tout d'abord fondus en un même syntagme : les fonctions affectivo-émotives. Et le concept d'émotion va peu à peu se détacher de celui de l'affection. Le sujet simondonien, tel qu'on le comprend ici, est constitué de domaines et de parcours entre les domaines. Le domaine individué ne peut

---

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 247.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 250.

s'appréhender sans son insertion dans le collectif. Mais le chemin continu que parcourt le sujet individuel, séparé et distinct, pour reconnaître sa relation avec le sujet collectif, non séparé et où il s'intègre pour s'individuer, suppose que soit pris en compte le fondement de cette relation, à savoir une composante non-individuée, une charge pré-individuelle. Celle-ci est faite, non pas seulement d'états affectifs polarisés (joie, tristesse, douleur, plaisir) mais déjà d'échanges affectifs entre l'indétermination du pré-individuel et son actualisation dans l'individu avant de permettre son incorporation dans le trans-individuel. Les affects positifs, comme l'enthousiasme, manifestent la synergie entre l'actualisation du pré-individuel et la réalisation de l'individualité constituée, ouverte à la signification partagée dans le collectif ; à l'inverse, les affects négatifs, comme l'angoisse, manifestent le conflit entre l'indétermination du pré-individuel qui ne peut actualiser ses formes et l'être individuel qui, du coup, ne peut se réaliser, renvoyant inexorablement alors le sujet à lui-même – hors de toute perception, hors de toute action, hors de tout partage du sens.

L'émotion se détache précisément de l'affectivité au sein de ce parcours : elle est l'événement de « cette individuation en train de s'effectuer dans la présence trans-individuelle »<sup>8</sup>, sur le fond d'une disposition affective qui la précède et qui la suit, condition même de son insertion dans le collectif. On rejoint ici les séquences bien connues de la disposition à la moralisation dans le schéma passionnel de la sémiotique.

Or, la relation entre émotion et affectivité est parallèle et complémentaire à celle qui unit la perception et l'action. De même que la perception est le fondement de l'action et trouve en elle son sens – depuis le simple déplacement jusqu'aux pratiques les plus diverses –, de même l'affectivité est à la base de l'émotion qui en manifeste le sens, par sélection et unification de la pluralité affective virtuelle. Les deux fonctions, de l'action et de l'émotion, interfèrent alors. L'action est tournée vers le collectif, l'émotion vers l'individuel. Plus précisément, l'action est une individuation du collectif saisie dans sa relation avec le collectif, alors que l'émotion, définie également dans le processus qu'on vient d'esquisser comme une individuation du collectif, est saisie dans sa relation avec le sujet individuel. Les deux dimensions du sensible – perceptive et affective – se rejoignent alors, à travers l'action et l'émotion, dans leur indispensable contribution corrélée à leur signification réciproque pour le sujet qui s'individualise sur le fond du collectif. L'action sort du sujet, l'émotion pénètre le sujet et, dans la perspective de Simondon toujours, les deux univers qu'elles désignent n'ont pas à être séparés ; ils sont dans un rapport transductif l'un avec l'autre. Ce qu'il nomme unité spirituelle du sujet résulte de cette transduction.

Quelques pages plus loin, cependant, le rapport génératif entre affectivité et émotion se déplace et s'intensifie dans une nouvelle mise en parallèle du couple

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 252.

affection / émotion avec, cette fois, le couple sensation / perception. La pluralité ouverte des sensations se singularise et devient signifiante par les sélections qui aboutissent à la perception et leur confèrent dans un objet un sens unifié ; de même, la pluralité affective, diffuse et indistincte, appelle l'émotion qui vient y sélectionner des traits hautement signifiants pour constituer une brusque unité du sujet. On retrouve l'événement et son tempo de soudaineté : l'émotion est une « unité temporelle insulaire », surgissante, quand l'affection se manifeste au ralenti ; elle a une « consistance active », elle a « une certaine fermeture », elle « est totalitaire » et impose ses formes, elle « s'accroche au présent et résiste à d'autres émotions possibles »<sup>9</sup>. Autant de traits qui l'opposent à l'affection, plurielle, faiblement active, ouverte, accueillante, persévérante.

Caractère transductif de l'émotion, relations entre le couple affectivité / émotion et le couple perception / action sur fond d'individuation et de collectif, entre affectivité / émotion par ailleurs et sensation / perception comme sélection de tropismes, détachement enfin de la syntaxe propre à l'émotion l'opposant à celle de l'affection : cette structure d'ensemble dessine un paradigme définitionnel où notre interrogation sur la base thymique de l'enthymème et partant, sur le statut de l'émotion dans le discours, peut à présent s'ouvrir à quelques éléments de réponse.

## 2. Enthymie et tensivité

L'enthymème se détache des formes du raisonnement logique et dialectique qui sont à la source de sa définition. En effet, l'occultation d'un segment nécessaire à la pleine manifestation du sens qui le caractérise ne repose pas d'abord sur un manque cognitif, omis parce qu'« évident » et naturellement présupposé dans le contexte, mais focalise plutôt une liaison affective recherchée avec le destinataire. A l'horizon de l'enthymème, c'est un partage ou un lien entre sujets qui est actualisé, sur la base de relations thymiques sollicitées. La force d'enthymème qu'il y a dans ce simple constat : « Il est treize heures », vient de ce qu'il peut faire surgir, selon les contextes émotionnels, diverses figures de passions, comme celle de l'impatience, de l'ennui, de la colère, etc., fondées sur une assertion générale présupposée. C'est bien l'absence de cette prémisse qui les rend possibles, mais ce n'est pas l'inférence inductive ou déductive qui détermine l'interprétation effective. L'espace interprétatif est sensibilisé parce qu'il est référé à une transduction affective entre sujets.

Le phénomène est comparable à celui des sensations. L'analyse relationnelle classique fait apparaître des catégories oppositives comme le chaud et le froid, l'aigu et le grave, le lourd et le léger. Mais ces catégories binaires exigent, pour être comprises effectivement, l'introduction d'un troisième terme médiateur à intégrer dans l'opposition. Le chaud et le froid ne valent que par référence à la peau, l'aigu et

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 260-261.

le grave ne sont compris que comme plus aigu et plus grave que la voix humaine. La différence polarisée n'est saisie que par rapport à la mesure optimale de l'expérience sensible dans l'ordre de la sensation, expérience qui en constitue le centre et en oriente les valeurs. La relation est, pour reprendre le concept de Simondon, d'ordre transductif. Dans le domaine subjectif du pathos, et non plus dans celui, objectif, de la sensation, l'affect que fait sourdre l'enthymème est du même ordre. L'enthymème est transducteur. A travers la composante émotionnelle qu'il intègre (la thymie), il implique la présence du sujet à d'autres sujets, présence qui le met en question comme sujet.

Le développement de l'approche tensive des phénomènes signifiants dans le cadre de la rhétorique et particulièrement de sa composante passionnelle, permet de préciser les éléments qui entrent en jeu dans cette scène en-thymique. L'hypothèse centrale qui commande cette approche est celle de la mise en tension, éventuellement en conflit, de significations coexistantes au sein d'une même production de sens<sup>10</sup>. Cette tension implique, tout d'abord, la manifestation de grandeurs en présence. Celles-ci peuvent se présenter comme des catégories, mais leur caractère dyadique est d'emblée, comme l'a vu, transductivement débordé par le troisième terme qui assurera et contrôlera, en arrière-plan, la sensibilisation interprétative. En deuxième lieu, cette approche prend acte de la variation des modes d'existence du sens qui installent l'élasticité tensile des valeurs sémantiques selon plusieurs degrés de présence, ceux des valeurs réalisées, ou actualisées, ou potentialisées, ou virtualisées, susceptibles de déplacements et de transferts. Par les variations de ces degrés, un sens labile se déploie en se dissimulant ou en se manifestant, en se suggérant ou en s'exaltant. Enfin, troisième moment, la résolution se réalise par une opération d'assomption que prend en charge le sujet du discours et qui consiste à sélectionner, parmi les degrés de présence, selon des variables d'intensité (la force d'une métaphore inédite par exemple), l'interprétation effective. La charge thymique trouve ici son lieu d'exercice final, comme un événement de reconnaissance.

Or, on peut considérer que dans la structure particulière de l'enthymème, les propriétés thymiques émergent en continu à partir de trois paramètres qui, indépendamment de son statut rhétorique de raisonnement, en définissent les traits caractéristiques et s'ajustent aux trois hypothèses analytiques ci-dessus.

Le paramètre de la *suspension*, qui impose l'incomplétude du sens et, parce qu'il génère sa part problématique et l'effacement du « quoi » de la chose même (le général dont elle est le particulier par exemple), implique du même coup la mise en question du sujet. Par l'effet de suspens se rapprochent alors les composantes affectives (la base thymique) et cognitives (la quête interprétative) du sujet.

---

<sup>10</sup> Voir à ce sujet J.-F. Bordron et J. Fontanille, eds., « Présentation », « Sémiotique du discours et tensions rhétoriques », *Langages*, XXXIV, 137, Paris, Larousse, 2000, pp. 3-15.

Le paramètre de la *bifurcation*, lié aux variations des modes de présence, qui exige de faire la part entre les valeurs virtuelles et les valeurs actualisables. La bifurcation articule le prévisible et l'imprévisible, sollicitant l'orientation du parcours interprétatif sur la base de la disposition thymique des sujets en jeu. Ainsi, selon l'exemple classique de Brutus après le meurtre de César, la bifurcation opérera entre les deux hypothèses virtualisées, « Brutus assassin » ou « Brutus libérateur », actualisant du même coup un échange dysphorique ou euphorique.

Le paramètre de la *provocation*, enfin, qui pose le non-dit pour le dit, oblige le dire et implique l'engagement du sujet, avec les enjeux passionnels et éventuellement les risques qui lui sont associés selon les degrés d'intensité : l'assentiment et la reconnaissance réciproque dans le partage d'une vérité un instant occultée, pour la connivence du bien entendu, ou la rupture dans l'incompréhension et ses conséquences, pour le malentendu. A ce dernier paramètre, celui de la sélection et de l'assomption, est associé le moment émotionnel proprement dit.

### 3. Emotion et instances

En articulant ainsi le rapport entre la notion de « thymie » réactivée par la sémiotique et son foyer latent dans le raisonnement empirique de la rhétorique désormais compris comme « enthymie », nous n'avons évoqué le sujet que comme une unité actantielle globale, fusionnant avec le locuteur ou avec la personne, telle qu'on l'entend dans le sujet d'énonciation par exemple. Or, le problème de l'émotion, par delà l'enthymème, invite à interroger plus précisément le statut de ce sujet. Notre hypothèse est que s'y trouvent conjugués en un instant, fusionnés en quelque sorte, les diverses instances qui, en situation ordinaire, coexistent, dissociées et pour ainsi dire rangées, dans n'importe quel acte de discours. Cette hypothèse nous invite naturellement à préciser le contenu conceptuel que nous mettons dans le terme « instance ».

L'analyse de l'individuation conduit G. Simondon à affirmer que l'individualité des états, des actes et des qualités de conscience relève d'une « médiation entre l'unité absolue et l'infinie pluralité »<sup>11</sup>. Cet espace intermédiaire entre les deux extrêmes peut être compris, selon nous, comme celui des instances, dont la pluralisation réglée occupe la scène discursive. L'acception que nous retenons pour ce terme reste proche de la leçon étymologique. Il signifie, originellement, une « demande pressante » marquée, en termes aspectuels, par une « proximité » spatiale et par une « imminence » temporelle. La dimension passionnelle en est également constitutive : l'instance exprime la sensibilisation d'une conjonction ardemment désirée, impatiente. Cette valeur de « sollicitation pressante », encore présente dans des expressions comme « comme céder aux instances de quelqu'un », se spécialise dans

---

<sup>11</sup> G. Simondon, *op. cit.*, p. 247.

l'acception juridique avec la valeur de « mise en attente ». Ultérieurement, dans le contexte psychanalytique, l'instance va désigner les différentes parties de l'appareil psychique (ça, moi, surmoi) et justifier, comme « composante de la personnalité », son adoption ultérieure par les linguistes, pour désigner un constituant de l'énonciation. Cette dernière acception est illustrée notamment par les travaux sémiotiques de Jean-Claude Coquet dont le concept central d'« instance énonçante » (sujet, non-sujet, tiers-actant) rejoint le fonds sémantique premier du terme, localiste : ce qui est là, à la fois absent et pressant, réclamant ses droits à advenir. En retenant ce niveau de définition, nous considérons donc que le mode d'existence de l'instance est virtuel et qu'elle cherche à s'actualiser. Position énonciative retenue, difficile à faire surgir, voici qu'elle se met en mouvement par l'émotion. C'est ainsi, par exemple, que nous avons eu l'occasion d'étudier la manière dont elle se manifeste avec éclat dans la prosopopée, faisant alors l'objet, lorsqu'elle fait irruption, d'une assomption particulièrement forte<sup>12</sup>.

Dans une perspective tensive, on peut considérer que l'énonciation est traversée par les instances. Il en résulte que, sous-jacentes à la position de sujet et en raison de leur multiplicité même, elles peuvent être simultanément candidates à la maîtrise du discours, et donc soumises à des tensions, à des situations de concurrence ou à des conflits. Véritables condensations de sujets, elles se présentent comme responsables de la production et de l'assomption de la signification discursive effective.

Les instances se manifestent notamment dans les rôles thématiques. Ces rôles, depuis longtemps identifiés par la sémiotique narrative (le roi, l'amant, le consommateur...), expriment aussi les modalités d'insertion de l'individuel dans le collectif. Non seulement chaque sujet est susceptible d'endosser une grande diversité de rôles presque simultanément, mais à chacun de ces rôles correspondront des conduites, des modes de relation avec autrui, des registres de discours définis, des prévisibilités et des attentes. Dans leur scénographie réglée, les irruptions inopinées d'un rôle inattendu ou inadapté dramatisent immédiatement les formes de l'échange. Par cette inscription sociale dans les rôles, les instances se définissent donc par leur fonction de contrôle et de régulation. Et si on se demande ce qu'elles contrôlent effectivement, on est amené à conclure que c'est bien de la masse thymique qu'elles ont la charge.

Dans cette perspective, l'émotion se manifeste alors comme une perturbation majeure du dispositif des instances. Elle en brise l'écran et surgit par effraction, comme une brusque condensation de la multiplicité instancielle. Plus précisément, se définissant comme une instance unique, c'est du corps qu'elle libère la présence impérieuse. Et ne partageant plus l'espace contrôlé du discours, elle impose sa temporalité et son tempo, son espace et sa vitesse. Le surgissement de l'instance corporelle dans l'émotion est bien une totalisation, elle est même « totalitaire »

---

<sup>12</sup> Cf. D. Bertrand, « L'extraction du sens. Instances énonciatives et figuration de l'indicible », in P. Fröhlicher, éd., « L'interprétation littéraire aujourd'hui », *Versants*, 44-45, Genève, Slatkine, 2003, pp. 317-331.



comme le note Simondon, car l'individuation qu'elle impose est celle de l'instant et de son maintien, submergeant les catégories et les instances qui lui ont donné naissance et y substituant ses simulacres. En cet instant s'efface tout paradigme, elle se présente comme un pur mouvement d'enchaînement, imposant sa propre loi, comme un simple élan syntagmatique.

Le lien est maintenu avec l'enthymème. Celui-ci posait le problème de la vacance, de l'absence susceptible de s'actualiser et de devenir présence à travers un jeu ouvert d'instances. Les propriétés thymiques, base affective de l'enthymème, imposent leur sélection impérieuse et promeuvent du même coup le sujet de l'émotion sur le devant de la scène interprétative.